

L'Autre Côté du Miroir

un film paradoxal

Avis sur *L'Autre Côté du Miroir*

Depuis que Nietzsche a posé son diagnostic sur l'époque moderne en définissant le nihilisme européen, ce dernier moment de la métaphysique occidentale n'a fait que s'approfondir et se déployer, marquant de son empreinte toute la pensée contemporaine. Heidegger reprend les analyses de Nietzsche en les menant à leur paroxysme. Si la question de l'être s'avère être la seule digne d'intérêt aujourd'hui, c'est que, précisément, le nihilisme est ce mode de pensée où il n'en est rien de l'être, où l'être est tenu pour rien...

Le film d'Aurélien Réal : *De l'autre côté du miroir* est un constat implacable des apories que le nihilisme propose à l'humanité contemporaine. La pensée, de nos jours, est en souffrance, c'est-à-dire qu'elle est en attente d'une pensée à venir qui la libèrera d'elle-même et de ses impasses. La perte du sens, la désorientation des êtres parmi les choses qui n'apparaissent plus que comme des subsistances à s'appropriier et à consommer, le déferlement de la violence dans le monde, tels sont les obstacles posés devant chacun d'entre nous. Le nihilisme, en effet est un mouvement de fond qui se déploie à la fin de la métaphysique occidentale et qui transit toute l'époque actuelle ; c'est cela qui passe inaperçu et qui fait la puissance du nihilisme, tout un chacun est traversé par les effets néfastes et contradictoires sans le comprendre la plupart du temps.

Les personnages du film sont confrontés à cette rugueuse réalité. Chacun cherche une voie de salut, mais toutes les entreprises tournent court. Et le film semble se clore sur une absolue désespérance, sur un échec qui ne laisse place qu'à la souffrance. Pourtant, et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette œuvre, des solutions, disons de voies de sortie du nihilisme sont suggérées par la matière filmique elle-même. A de nombreuses reprises, la caméra s'attarde sur la nature environnante, sur ces présences animales et végétales qui nous entourent, sur ce monde muet qui, seul, pourrait nous resourcer à une parole salvatrice. On pense à Malick, à Tarkovski, bien sûr, dans cette façon de rendre présente l'essence des choses qui sont là et qui nous regardent, nous qui ne les regardons plus vraiment. Le film, à ces moments-là, nous invite à poser sur elles un regard oublié, le regard posé sur le premier matin du monde...

Un film ambigu donc, qui est lui-même une épreuve à traverser, et qui nous tend un miroir où se lit la souffrance de l'humanité d'aujourd'hui, tout en suggérant, presque à son insu, une possibilité d'une traversée du nihilisme, d'un passage « de l'autre côté du miroir ».

Patrick Kabakdjian